

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITE FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. III) Collège Joliette, mercredi 15 janvier 1879. (N^o 8

HISTOIRE DE FRANCE

LES DERNIERS VALOIS

ÉTUDE HISTORIQUE SUR LE REGNE DE
FRANÇOIS I^{er}.

(Suite et fin).

A peine François I^{er} eut-il mis le pied sur le sol de son royaume, qu'il reconnut l'impossibilité de tenir les engagements contractés à Madrid. Les Bourguignons refusèrent énergiquement de passer sous la domination impériale et jurèrent de mourir Français. Le roi de France, au lieu d'aller se reconstituer prisonnier, comme l'exigeait la loyauté, ne songea plus qu'à reprendre les armes pour se venger de son implacable ennemi. La puissance de Charles-Quint inspirant alors des craintes universelles, il fut facile à François I^{er} d'attirer dans son alliance le pape Clément VII, Henri VIII, les Florentins et les Vénitiens. La guerre ne tarda pas à éclater. Bourbon, à la tête de troupes indisciplinées et barbares recrutées en Allemagne, enleva Milan et parut bientôt sous les murs de Rome ; mais, traître à son Dieu et à sa patrie, il devait trouver son tombeau devant la Ville Eternelle ; il succomba dès le commencement de l'attaque. Loin de se déconcerter, ses féroces soldats semblèrent trouver dans la mort même de leur chef une audace frénétique à laquelle rien ne put résister. La capitale du monde chrétien tomba au pouvoir de cette horde de brigands qui la saccagèrent pendant deux mois et passèrent au fil de l'épée l'élite de ses habitants. A la vue de ces abominables attentats un cri d'indignation s'éleva dans toute l'Europe. Charles-Quint désavoua hautement ces horribles faits dont il repoussait la responsabilité, mais son indigne conduite envers Clément VII, qu'il laissa à la

merci de farouches sectaires, donna un solennel démenti à ses protestations. Les Français ne tardèrent pas à soulever le masque d'hypocrisie dont se couvrait l'empereur ; embrasés d'une noble ardeur, ils volèrent au secours des opprimés afin de mettre un terme à tant d'atrocités, à tant de sacrilèges. Lautrec, qui commandait l'armée royale, remporta de brillants et rapides succès en Italie, les Espagnols furent repoussés jusque sous les remparts de Naples, mais malheureusement une violente contagion moissonna le valeureux chef avec un nombre considérable de ses soldats. L'armée française fut réduite à capituler. Le royaume de Naples ainsi que le Milanais étaient une fois de plus perdus pour la France. Egalement fatigués d'une longue guerre et plongés dans le même état d'épuisement, les deux rivaux songèrent à la paix qui fut bientôt conclue à Cambrai entre Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche gouvernante des Pays-Bas. Par la *Paix des Dames* Charles-Quint se désistait de ses prétentions sur la Bourgogne, mais à condition de régner sans contestation sur toute l'Italie.

Enfin les deux nations pacifiées purent respirer un moment. François I^{er} profita de cet intervalle de repos pour travailler à l'avancement des lettres, des arts et des sciences ; mais, dans le même temps, il scandalisa l'Europe par ses négociations avec Henri VIII devenu schismatique et persécuteur, avec les réformés d'Allemagne et avec les Turcs " ces éternels ennemis du nom chrétien. " La politique équivoque du roi de France devait anéantir le fruit qu'il aurait pu retirer de ses alliances et rendait fort suspects ses sentiments religieux. De plus, par une inexplicable contradiction, tandis qu'au dehors de son royaume il semblait attaquer l'Eglise en soutenant les réformés, dans ses propres états il sévissait contre les hérétiques. Au lieu de miner son pouvoir comme son faible rival, Charles-Quint eut l'adresse d'affermir sa puissance en Italie et se couvrit de gloire par une brillante expédition en

Afrique. Une foule de chrétiens, injustement détenus dans les sombres prisons de Tunis, purent se jeter aux pieds du généreux empereur et baiser les mains qui venaient de briser leurs chaînes.

Aussitôt que Charles-Quint reparut en Europe, entouré d'un prestige immense, un nouvel incident ralluma la guerre. François Sforza venait de s'éteindre sans postérité. Encore une fois le duché de Milan était devenu une proie que devaient se disputer le roi de France et l'empereur. Les prétextes mis en avant par les deux rivaux semblaient également plausibles. Mais Charles-Quint, enhardi par ses succès, ne daignait plus s'arrêter à des vues aussi modestes que l'acquisition d'un petit état ; il fit occuper le Milanais, conquit le Piémont et la Savoie, annonça ouvertement le dessein de s'emparer de la France toute entière et se laissa même éblouir par ce rêve fascinateur de la monarchie universelle qui semble être le vœu suprême de l'ambition des conquérants. Avec une formidable armée il se précipita sur la Provence que le patriotisme français avait changée en un affreux désert ; surpris à la vue de l'héroïque détermination des habitants de ce pays et découragé en voyant une foule de ses guerriers tomber victimes de la famine et de la peste, après avoir perdu plus de 25,000 hommes sans avoir rencontré l'ennemi, il se décida enfin à battre en retraite. La cour romaine, fidèle à sa mission de paix, s'empressa d'interposer sa médiation entre les deux souverains qui conclurent à Nice une trêve de dix ans sur la base du *statu quo* pour ce qui concernait leurs possessions respectives.

Pendant la période d'apparente intelligence qui fit suite à la trêve de Nice, François I^{er} s'occupait des soins intérieurs du royaume, introduisit des réformes utiles dans l'administration de la justice et ordonna la rédaction en français des actes publics. Il semblait sincèrement décidé à maintenir la paix, lorsqu'un événement imprévu vint, pour la quatrième fois, troubler l'harmonie entre les deux souverains qui s'étaient témoigné de grandes marques d'amitié dans l'entrevue d'Aigues-Mortes. Les Gantois, excités par l'établissement d'un impôt arbitraire, avaient levé l'étendard de la révolte contre l'empereur. Celui-ci, craignant les suites d'une sédition qui menaçait d'être sérieuse, demanda au roi de France l'autorisation de passer sur ses terres pour se rendre plus rapidement dans les Pays-Bas. Poussé par un sentiment de générosité chevaleresque, François I^{er} se rendit aux sollicitations de l'empereur, et, malgré les obsessions de son entourage, il ne voulut pas tirer profit de la position délicate où se trouvait son rival. Charles-Quint avait promis, en reconnaissance de cette faveur signalée, de donner l'investiture du Milanais au duc d'Orléans ; mais à peine eut-

il passé la frontière qu'il dévoila toute sa perfidie. Non content d'avoir abusé de la confiance aveugle du roi, il voulut ajouter à cette conduite déloyale la honte de violer le droit des gens en faisant assassiner à Milan deux ambassadeurs français chargés d'une mission diplomatique. Ce lâche attentat souleva l'indignation générale. François I^{er} remua toute l'Europe pour l'intéresser à sa vengeance, mais il ne trouva d'autres alliés que les Turcs, le roi d'Écosse, les Suisses et quelques princes allemands. Ayant mis sur pied des forces considérables, le roi de France se flattait de reconquérir le Luxembourg, le Roussillon et le Milanais, objet privilégié de sa convoitise, mais il échoua dans ses deux premiers projets et, s'il parvint à se rendre maître de la ville de Nice, ce fut grâce à l'appui des Turcs.

François I^{er}, qui, par sa politique douteuse, avait de nouveau indisposé contre lui toute la chrétienté, vit alors ses alliés désertir ses drapeaux ; mais la nation française, retrouvant tout son courage en face d'un si grand péril, déploya une vigueur inattendue, et se prépara à soutenir le choc terrible de toutes les puissances de l'Europe coalisées contre elle. Le duc d'Enghien, chargé du commandement de l'armée d'Italie, attaqua les Impériaux près de Cérisesoles et remporta une éclatante victoire qui n'eut d'autre effet que de mettre en relief une fois de plus la valeur française. Victorieux en Italie, François I^{er} eut à peine le temps de rassembler des troupes pour contenir les armées ennemies qui, comme un torrent impétueux, envahirent de toutes parts le royaume. Boulogne tomba au pouvoir des Anglais tandis que les Impériaux marchaient sur Paris. Déjà maître de plusieurs places importantes en Champagne et en Picardie, Charles-Quint allait voir la réalisation de ses rêves enchantés et peut-être pénétrer dans l'orgueilleuse métropole de la France, lorsqu'une horrible épidémie vint ravager son armée et courba sa tête altière sous l'inévitable effet d'une subite révolution de fortune. L'empereur, découragé et dévoré d'inquiétudes, se croyant trahi par Henri VIII, se vit forcé d'entamer des négociations afin de sauver les débris de ses troupes. La paix fut conclue à Crespy-en-Laonnais, aux mêmes conditions qu'à Cambrai. Deux ans après Henri VIII consentit à signer le traité de Guines qui rendit Boulogne à la France moyennant une énorme rançon. A peine délivré des soucis d'une guerre si souvent renouvelée, François I^{er} se flattait de faire goûter à ses peuples une paix dont ils ignoraient depuis longtemps les douceurs, lorsque la mort vint le frapper au milieu de ses pacifiques projets. Réconcilié avec l'Église, le monarque s'éteignit dans des sentiments de piété et de repentir, le 31 mars 1547, au château de Rambouillet.

Ainsi se termina ce règne qui, sous plusieurs points

de vue, avait été glorieux pour la France. L'état social s'était notablement amélioré ; les mœurs s'étaient polices ; la nationalité française, fortement constituée sous le régime de l'absolutisme royal, était devenue redoutable par sa puissante unité ; l'armée et la marine avaient été réorganisées ; la tactique militaire avait fait d'immenses progrès ; le commerce et l'industrie avaient pris, par suite des découvertes géographiques, des développements jusqu'alors inconnus ; les sciences et les arts étaient parvenus à un très-haut degré de perfection. Sous la main d'architectes habiles s'étaient élevés les monuments les plus splendides. On pouvait admirer dans les magnifiques châteaux du roi des décorations tout à fait merveilleuses, des peintures et des sculptures dont plusieurs étaient de véritables chefs-d'œuvre. Le règne de François I^{er} marque la période la plus brillante de la Renaissance. Passionné pour toutes les sciences, ce prince accorda sa bienveillante protection aux écrivains, aux savants, aux artistes, imprima à la littérature une vigoureuse impulsion et mérita d'être appelé le " Père des Lettres " .

Mais à mesure que s'effectuaient les progrès matériels et intellectuels, l'impiété continuait son œuvre de destruction et laissait entrevoir l'avenir sous les plus sombres couleurs. La foi continuait à s'affaiblir au sein des masses populaires ; la civilisation qui semblait progresser rétrogradait en réalité. Les doctrines pernicieuses de Luther et de Calvin infectèrent le royaume très-chrétien de France ; rien ne put extirper cette plante vénéneuse qui menaçait d'étouffer le germe de toute croyance religieuse et de couvrir le monde entier de désolation et de ruines. La naissance de la prétendue réforme ouvrit les siècles modernes ; la monarchie sembla bien parfois s'émouvoir de tant d'effroyables excès, mais elle avait abandonné les sentiers féconds de la politique chrétienne ; depuis deux cents ans déjà elle conspirait contre le Saint-Siège seule autorité capable de remédier au mal. Méconnaissant leur dignité de fils aînés de l'Eglise, les rois de France, loin de venger les outrages dont on abreuvait leur noble et sainte Mère, lui infligèrent à diverses reprises les blessures les plus cruelles. Aux XI^e et XII^e siècles, les armées françaises allaient jusqu'au cœur de l'Asie combattre les ennemis du Christ ; au XVI^e, des ambassadeurs partaient de Paris pour mendier le secours du croissant ! O honte ! Qu'étaient devenues cette humble docilité au Vicaire du Christ, cette foi vive et agissante qui avaient fait la gloire de la France de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis ?

JOSEPH LANDRY — (*Rhétorique*).

Lettre de Rome

Monsieur le Rédacteur,

Habitués à mes longues absences, les lecteurs de la *Voix de l'Écolier* vont sans doute s'extasier sur le zèle subit qui s'est emparé de moi et me porte à placer, à si courte échéance, une nouvelle page de ma prose sous leurs regards indulgents. Les correspondances de Rome n'ont pas besoin de posséder un mérite réel et intrinsèque pour être bien reçues dans un pays aussi profondément catholique que le Canada ; leur seule provenance est pour elles une garantie de bon accueil, et cette pensée me rassure pleinement. Je n'ai d'ailleurs, en écrivant, que le but hautement avouable d'intéresser mes anciens condisciples et tous les amis du Collège Joliette qui voudront bien entreprendre la lecture de cette épître et de celles qu'un vent favorable pourrait encore dans la suite pousser sur les rives hospitalières du Saint-Laurent.

Ma dernière lettre vous a entretenu des beautés pittoresques du *Latium*, cette terre privilégiée, toute embaumée de souvenirs classiques, où j'ai eu le plaisir de passer les vacances. Depuis cette époque, il m'a fallu quitter le charmant séjour des monts Albains et reprendre, à Rome, le cours de mes études. C'est donc de Rome que je vous parlerai aujourd'hui, non pas pour essayer de vous décrire, dans le froid langage de l'érudition, les grands monuments de la Ville Eternelle, mais pour attirer votre bienveillante attention sur plusieurs choses curieuses et édifiantes que l'on admire dans la cité des Papes. Les illustres édifices de Rome, tant ceux qui rappellent la grandeur déchuée des Césars, que ceux qui existent encore à l'éternelle gloire du génie chrétien, m'épouvantaient par leur majesté ; et si un jour j'ai eu la hardiesse de me départir de cette respectueuse réserve, c'était parce que, frappé d'admiration à la vue de la basilique de St-Pierre, je n'avais pu comprimer l'élan de mon enthousiasme et j'avais voulu, moi aussi, bulbutier un timide dithyrambe en l'honneur du plus beau temple du monde.

Je laisserai donc la description des grands monuments à l'auteur des *Trois Rome* et à cent autres écrivains de haute compétence et, comme nous approchons du beau temps de Noël, je vous entretiendrai de la manière dont on célèbre à Rome cette fête, la plus touchante assurément de toutes celles que le christianisme a établies. Et d'abord, en vrai fils du septentrion, je dirai qu'il manque ici à la perfection de la Noël... trois pieds de neige et une température du 35° sous zéro ! Au lieu de cela qu'avons-nous ? Une atmosphère dont la pesanteur nous opprime et qui nous empêche de jouir, à notre goût, des mille attraits que présente une telle fête dans la capitale du monde chrétien. Mais si l'on ne s'arme pas d'un peu de courage, si surtout l'on néglige de se bien disposer intérieurement, on rencontrera en toute circonstance des choses désagréables à Rome et le séjour de cette ville offrira une suite continue de déceptions. Pour comprendre Rome, pour l'apprécier à sa juste valeur il faut y demeurer long-

temps, il faut avoir un esprit religieux et disposé à la contemplation des choses du passé ; c'est en revoyant toujours les mêmes scènes, en laissant pour ainsi dire " le sentiment de Rome " s'infiltrer lentement en nous que nos cœurs s'y attachent d'une manière indissoluble, et que nous l'aimons à l'égal de notre propre patrie. Le cardinal Wiseman a dit quelque chose de semblable, mais dans un sens moins général, puisqu'il parlait uniquement des jeunes gens qui font leurs études à Rome. L'illustre écrivain anglais a démontré que les nombreux agréments de société et les mille influences qu'exerce la Rome tant ancienne que moderne, loin de distraire le savant de son labeur opiniâtre et abstrait, charment au contraire les travaux les plus sérieux de l'intelligence et enrichissent la mémoire d'une foule de notions destinées à trouver dans l'avenir une application aussi utile qu'incessante. " Il faut être sourd, ajoute-t-il, pour ne point entendre retentir sans cesse à nos côtés, en parcourant les rues de Rome, les pas des grands hommes de l'antiquité ; il faut être aveugle pour ne point lire sur le monument le plus délabré des leçons souvent spéciales, plus sages que celles que l'on peut puiser dans la plupart des livres ".

Bien que Rome ait beaucoup perdu de son cachet depuis l'invasion des barbares subalpins, on voit cependant encore chaque année, à l'approche des fêtes de Noël, renaître l'antique allégresse de ses religieux habitants ; les étrangers affluent, non pas à la cour du Quirinal, mais au Vatican qui reste le vrai centre de la vie romaine ; les magasins regorgent d'excellentes choses, on y voit surtout en quantités prodigieuses les indispensables *dolci*, sorte de " douceur " d'une digestion fort difficile ; les églises sont parées de leurs plus beaux ornements et retentissent de joyeux cantiques ; presque toutes ont conservé la pieuse coutume introduite par le séraphique S. François d'Assise, de représenter la naissance de l'Enfant Jésus. Et non-seulement on voit le *presepio* dans les églises, mais aussi dans la maison de tout vrai Romain. Quelques-unes de ces crèches sont ravissantes à voir : la chambre qu'elles occupent est plongée dans une demi-obscurité afin de représenter l'heure où naquit le Sauveur du genre humain ; le Père Éternel, entouré d'innombrables légions d'anges, contemple du sein d'un nuage éclatant l'auguste mystère qui s'accomplit, et, dans le même temps, à l'aide d'un mécanisme ingénieux, on voit les bergers et les bûcherons occupés à leurs divers travaux. La mer, dont pas un souffle ne ride la surface, figure aussi dans ce tableau poétique, probablement pour symboliser l'état pacifique du monde à la naissance de Notre-Seigneur. "*Totus mundus in pace compositus*".

C'est à une de ces belles crèches que je me propose de vous conduire : une histoire intéressante s'y rattache, et, s'il faut monter un escalier de 124 degrés pour y parvenir, qu'importe ? vous serez amplement payés de votre fatigue, je vous le promets. Ne faites pas grande attention aux troupes de vendeurs et de vendeuses qui vous assiègent à chaque pas ; si vous parlez avec cette cohue bruyante et importune, vous courrez risque de ne jamais arriver au haut. Enfin nous voici devant la porte du sanctuaire de l'*Ara Cœli* situé sur la crête du *Mons Capitolinus*. A la

droite de l'église et au centre de la place du Capitole s'élève la statue équestre de Marc-Aurèle que l'Angleterre a voulu acheter au poids de l'or. Ce bronze antique constitue peut-être la représentation la plus parfaite de l'omnipotence césarienne qui soit jamais sortie de la main des hommes : l'empereur, le sceptre à la main, semble dicter un arrêt de sa volonté souveraine, son attitude pleine de majesté annonce le maître du monde transmettant ses ordres à toutes les nations de la terre. Cola di Rienzi, au XIV^e siècle, soit à l'occasion de quelque réjouissance populaire, soit pour célébrer son élévation au tribunat, fit couler pendant trois jours des narines du cheval du vin et de l'eau.

Mais laissons de côté tous les souvenirs qu'éveille dans notre esprit la vue du Capitole et occupons-nous uniquement de la vénérable église qui s'élève sur cette colline fameuse. Une tradition universellement admise fait remonter l'origine du sanctuaire de l'*Ara Cœli* à un autel qu'Auguste dressa sur le mont Capitolin en l'honneur du " premier-né de Dieu ", d'après un commandement de la sibylle de Cumès. On a trouvé parmi les ruines du temple de *Jupiter Capitolinus* une inscription qui, assure-t-on, contient la réponse de l'oracle de Delphes consulté dans le même temps par Auguste. Je vous en transmets la teneur à titre de curiosité :

*Ille puer hebræus Divos Deus ipse gubernans
Cedere sede jubet tristemque redire sub orcum,
Aris ergo dehinc tacitis abscedito nostris.*

L'église de *Santa Maria in Ara Cœli* a été bâtie sur l'emplacement de l'ancien temple païen qui dominait le Capitole. Elle est divisée en trois nefs séparées par des colonnes de granit égyptien ; son parvis est formé des marbres les plus rares ; on y remarque une foule de monuments funéraires, entre autres le tombeau d'Honorius III et le beau mausolée qui contient les reliques de S^{te} Hélène, la pieuse mère de Constantin. C'est à cet endroit même qu'Auguste, d'après la tradition, éleva l'*ara primogeniti Dei* et qu'il fut favorisé d'une vision extraordinaire, si l'on en croit l'inscription suivante gravée sur une des parois du monument :

HÆC QUÆ ARA CÆLI APPEL. EODEM
IN LOCO
DEDICATA CREDITUR IN QUO VIRGO SS. MA. DEI MATER
CUM FILIO SE CÆSARI AUGUSTO IN AUREO
CIRCULO E CÆLO
MONSTRASSE PERHIBET.

Nous voici maintenant au pied de la célèbre crèche, la plus belle et la plus précieuse de toutes celles que Rome offre à l'admiration des fidèles. Presque toutes les figures de ce groupe sont de grandeur naturelle. On voit au premier plan la sainte Vierge, saint Joseph, les rois Mages, le bœuf et l'âne traditionnels ; dans le lointain on aperçoit des bergers reposant sous des palmiers ou debout au sommet d'une colline verdoyante sur les flancs de laquelle des moutons, revêtus de toisons authentiques, broutent l'herbe ou se désaltèrent dans l'eau des fontaines. Mais tout ceci n'est que le cadre du tableau ; ce qui attire avant tout le regard et le cœur, c'est *il Santissimo Bambino* ou l'image miraculeuse de l'Enfant Jésus sur les genoux de sa divine

Mère. Cette image a été confectionnée, il y a plus de deux cents ans, par un religieux franciscain qui s'est servi à cet effet de bois provenant du Mont des Oliviers à Jérusalem. Couronnée, revêtue d'habits tissés d'or et d'argent, toute ruisselante de diamants, de rubis et d'émeraudes offerts par la piété des fidèles, elle est exposée solennellement pendant les fêtes de Noël et de l'Épiphanie. Suivant un ancien usage, les mères de famille viennent en foule, durant ces beaux jours, mettre leurs petits enfants sous la protection du *Santissimo Bambino*. Cette image est en très-grande vénération parmi la population romaine, on lui attribue un pouvoir miraculeux dans les maladies. *Il Bambino* a des serviteurs spéciaux et une voiture dans laquelle il va visiter les malades. Cette pieuse coutume ne s'observe plus, je crois, depuis que les "gens du Nord" si profondément antipathiques aux Romains, ont affligé cette ville de leur odieuse présence. C'est un résultat entre mille de la domination sarde qui pèse sur Rome comme un affreux cauchemar.

On raconte qu'une femme romaine, égarée par une fausse dévotion, forma un jour le dessein de s'approprier à elle seule l'image miraculeuse et ses bienfaits. Elle en fit préparer une autre en tout semblable à la première, puis, feignant d'être malade, elle demanda et obtint la faveur d'avoir l'image près d'elle pour la guérir de sa prétendue maladie. Revêtant ensuite la fausse image des habits de la véritable, elle la renvoya au monastère. La fraude resta cachée jusqu'au soir, mais elle fut alors découverte de la manière la plus éclatante. A une heure assez avancée de la nuit, les religieux, gardiens du sanctuaire de l'*Ara Cœli*, furent tout à coup réveillés de leur sommeil par le son de toutes les cloches et par le bruit de coups redoublés frappés à l'une des portes de l'église. Les bons moines se hâtèrent d'aller voir d'où provient ce tumulte extraordinaire, ils ouvrent la porte et, à leur grande stupéfaction, ils trouvent *il Bambino* dépouillé de ses beaux habits et tremblant de froid sur le seuil du temple. Depuis cet événement il ne fut plus jamais laissé seul. Hors le temps des fêtes mentionnées plus haut, il demeure dans la sacristie où l'on peut lire une longue inscription qui résume son histoire et rapporte également le fait dont il vient d'être question.

On raconte aussi que pendant les jours tristement mémorables de 1848, les révolutionnaires ou plutôt les instruments de ceux-ci, gens du bas peuple en qui pourtant n'était pas éteint tout sentiment de foi, après avoir brûlé les belles voitures de tous les cardinaux, allaient livrer aux flammes celle de Pie IX, quand tout à coup l'un d'eux la trouvant sans doute trop précieuse pour subir un semblable sort, s'écria : *Pel Bambino d'Ara Cœli* ⁽¹⁾, et tous, répétant ce cri, saisirent le magnifique carrosse du pape, y placèrent la sainte image et la traînèrent pendant toute la journée à travers la ville avec un enthousiasme sans pareil, au grand désappointement des chefs de la secte. Ils la rapportèrent le soir au monastère, sans avoir permis qu'elle fût l'objet du moindre mauvais traitement, tant ils avaient de respect et de vénération pour le *Santissimo Bambino d'Ara Cœli*.

Je me souviendrai longtemps du jour où il me fut donné de le voir pour la première fois. L'immense escalier qui conduit au sanctuaire était littéralement couvert de vendeurs, et non-seulement on offrait aux visiteurs les indispensables *dolci*, mais aussi des objets de piété de toutes sortes : images de la sainte Vierge, médailles, croix, représentations de la Nativité et autres sujets religieux appropriés au temps. A moitié assourdi par les cris incessants de : *un soldo tutti !* je parvins cependant sans encombre au sommet de la montée et je pénétrai dans l'église où se pressait une foule énorme. J'avais à peine eu le temps de présenter mes hommages au divin Enfant que mon attention fut aussitôt attirée par une scène vraiment touchante qui se passait aux alentours de la crèche. Du haut d'une élégante tribune, adossée à l'une des colonnes de l'édifice, des troupes de petits garçons et de petites filles se mirent à raconter aux fidèles assemblés la merveilleuse naissance d'un Dieu qui avait daigné, pour le salut de ses créatures, descendre du Ciel, devenir un petit enfant et être couché dans une crèche. On ne peut manquer d'être édifié à la vue de ces orateurs enfantins débitant avec une grâce charmante de jolies pièces de vers, ou déclamant avec une verve et une faconde inépuisables les petits sermons que leurs parents leur ont fait apprendre de longue main pour cette circonstance solennelle. En présence de ce spectacle on se rappelle involontairement les paroles du Psalmiste : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem.*

Je m'arrête, car je m'aperçois que ma lettre va s'allonger outre mesure. Je suis heureux, en finissant, d'émettre les vœux les plus sincères pour la prospérité de la *Voix de l'Écolier*. Permettez-moi de me servir des colonnes de votre aimable journal pour adresser mes souhaits de bonne année à tous mes anciens condisciples et aux nombreux amis du Collège Joliette.

M. KEHOE.

Rome (Propagande), le 12 décembre 1878.

L'ENFANT ET LA FLEUR.

Mai faisait dans les airs gazouiller l'hirondelle
Et répandait partout ses senteurs de jasmin,
Une humble marguerite était là, fraîche et belle ;
Un enfant qui passait en approcha la main.

" A quoi bon de ces lieux m'arracher, lui dit-elle,
" Pour aller me jeter sur le bord du chemin ?
" Laissez-moi dans mon pré vivre calme et fidèle,
" Moi qu'il vit naître hier et qui mourrai demain ! "

— " Je voulais, dit l'enfant, te porter à ma mère,
" Qui depuis trois grands mois repose au cimetière...
" Le bon Dieu nous l'a prise, et lui seul sait pourquoi.

" Elle aimait tant les fleurs quand le mois de Marie
" Revenait tout joyeux en couvrir la prairie... " !
La marguerite alors répondit : " Cueillez-moi."

(1) Pour l'Enfant Jésus d'Ara Cœli.

NECROLOGIE

A peine avions-nous rendu les derniers devoirs à notre confrère Remi Magnan, qu'il nous fallut détourner nos regards pour assister aux douleurs suprêmes d'un autre ami surpris aussi par l'étreinte glacée de la mort. Le 24 décembre Noël Poirier, à l'âge de 17 ans, rendait le dernier soupir à St-Félix-de-Valois, sa paroisse natale. Depuis deux années seulement il habitait au milieu de nous, et tous cependant nous avions appris à connaître sa douceur et à aimer ses vertus. Pendant les jours bien peu nombreux qu'il a coulés sous ce toit, la nature lui a constamment refusé cette richesse de sang et cette vigueur de constitution qu'elle accorde d'ordinaire à la jeunesse; c'était un de ces jeunes gens dont le front pâle n'inspire que de tristes pressentiments; dans son regard lent et doux on surprenait toute la sérénité d'un cœur dont Dieu seul recueillait les soupirs et les élans. Il était parvenu à la classe des Élémentaires Latins, lorsque, se sentant plus faible que d'habitude, il voulut pendant quelques jours aller demander aux joies du foyer paternel un surcroît de courage, aux soins du médecin des remèdes à ses souffrances, à la tendresse d'une mère chérie tout ce qu'elle sait verser de consolations et de bonheur dans le cœur d'un fils aimant. Et c'est là, au sein d'une famille en pleurs, qu'il sentit son âme s'échapper de son corps, qu'il s'éteignit au premier souffle de la mort comme une flamme faible et pure au souffle du vent d'automne. La Vierge Sainte, nous l'espérons, du haut du ciel, a tendu les bras à ce fils dont elle a reçu tant de suaves prières, et du haut du ciel aussi ce confrère prie aujourd'hui pour nous qui sommes demeurés au champ du combat.

INFORMATIONS DIVERSES

Le Bureau de l'Académie St-Etienne nous prie de porter à la connaissance de Messieurs les anciens élèves le texte complet de la motion proposée à leur intention pendant la séance du 9 janvier par M. Mathias Tellier, élève de Philosophie.

Monsieur le Président, Messieurs,

Encore aux premiers pas dans la vie, à cette époque où, dans la retraite et le silence nous préparons nos armes pour nous lancer plus tard sur les traces de ceux qui nous précèdent si dignement dans l'arène du monde, quoi de plus doux pour nos jeunes cœurs que le souvenir de nos devanciers dans cette maison? Nous les avons vus, aux jours à jamais mémorables de la réunion, accourir sous ce toit béni qui abrita leurs premières années et d'où ils partirent pleins d'espérance pour le grand voyage de la vie. Un instant nous avons appris à sympathiser avec eux dans les doux épanchements d'un amour fraternel, mais le temps, comme s'il eût été jaloux de ce moment de bonheur goûté sous un ciel sans nuage, sonna bientôt l'heure de la séparation et nos frères aînés, s'arrachant à l'affectueuse étreinte de l'*Alma Mater*, disparaissaient de nouveau vers tous les points de l'horizon. Sans doute la pensée de leurs jeunes frères les accompagnait dans leur pérégrination lointaine et nous, assurément, nous gardions dans nos cœurs le premier gage d'une amitié dont nous nous sentions à la fois fiers et heureux.

La réunion du mois de juin est maintenant reléguée dans le domaine du passé, mais il nous importe, à nous élèves de la présente génération, d'en conserver et d'en raviver le souvenir. La gratitude, cette perle précieuse du cœur, nous en fait un devoir bien doux. Que les liens contractés aux jours des réjouissances se fortifient sans cesse! Que la chaîne d'or d'une amitié durable nous unisse chaque jour davantage aux générations qui nous ont précédés, puisque nous sommes les enfants d'une même mère! C'est à la source féconde où ils ont puisé leur éducation que nous apprenons maintenant à servir la Religion et la Patrie. Sur eux reposaient autrefois les plus chères espérances de cette maison;

aujourd'hui il font son orgueil et sa gloire. Nous aussi, à notre tour, lancés sur la mer du monde, nous serons heureux de marcher sur leurs traces s'ils nous tendent la main; mais c'est à nous de faire les premiers pas pour raffermir cette union, puisque c'est nous seuls qu'elle honore. Il est donc temps de donner signe de vie. Dociles à la voix de l'affection, saisissons avec empressement l'occasion de prouver à nos aînés que nous leur sommes reconnaissants de nous avoir tracé un si noble chemin dans la voie de la science et de la vertu.

En conséquence, Messieurs, j'ai l'honneur de soumettre à vos suffrages la motion suivante :

“ L'Académie St-Etienne, heureuse de consolider les liens de fraternelle amitié que la fête du mois de juin a établis entre tous les enfants du Collège Joliette, profite du renouvellement de l'année pour offrir à Messieurs les anciens élèves, de sa voix la plus sincère et la plus affectueuse, ses ardens souhaits de santé, de prospérité et de bonheur.”

Nous croyons presque inutile d'ajouter que cette motion qui exprimait si bien les sentiments de l'Académie et de tous les élèves, fut votée au milieu de longues et chaleureuses acclamations.

Une séance dramatique et musicale aura lieu au Collège Joliette mercredi 22 janvier prochain avec le concours de M. Alfred Desève, le jeune violoniste canadien dont le talent a été si hautement apprécié à Paris.

Le Rév. M. Laferrière, vicaire à St-Jean-Baptiste de Montréal, vient d'être nommé desservant à St-Jean-Port-Joli.

Les RR. MM. A. Lapalme, O. Laferrière, F. Mondor, R. Bonin et L. Bonin ont honoré le Collège de leur visite durant la dernière quinzaine.

Le premier tirage des billets de la loterie du Sacré-Cœur, à St-Joseph de Lévis, a eu lieu le 30 décembre dernier. Quatre cents beaux prix ont été gagnés, et les intéressés ont déjà été informés de leur succès par lettres, ou le seront prochainement.

Le second et dernier tirage aura lieu dans le cours de juillet prochain. Que les amis du Sacré-Cœur veuillent bien continuer à encourager, comme ils l'ont fait jusqu'ici, cette œuvre que le ciel semble bénir. En retour, des prières ferventes et continuelles seront adressées dans le nouveau sanctuaire pour tous les affiliés, tous les bienfaiteurs, et en particulier pour tous ceux qui auront encouragé la loterie du S. C. [de St-Joseph de Lévis].

(Communiqué.)

QUITTANCES D'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE
1878-1879

Aux RR. MM. F. J. Prud'homme, curé L'Épiphanie; N. Lavallée, curé, St-Vincent-de-Paul [Laval]; V. Clément, curé, St-Alexis; J. Belair, curé, St-Joseph-des-Cèdres; L. F. Bonin, curé, St-Côme; F.-X. Bourbonnais, ancien curé, Varennes; F. Mondor, vicaire, Longueuil;

A l'hon. Bellerose, sénateur, St-Vincent-de-Paul; à MM. Ch. B. H. Leprohon, député-shérif, Joliette; M. Lavoie, écrivain, N. P., St-Alphonse; E. Thibodeau, étudiant en loi, Longueuil; A. E. Boulet, El Paso, Texas;

Au R. Directeur de l'académie de St-Louis-de-Gonzague.

LISTE DES ÉLÈVES QUI ONT OBTENU LA NOTE DE
" CONDUITE EXCELLENTE " POUR LE MOIS
DE DÉCEMBRE 1878.

COURS CLASSIQUE

Philosophie — P. Lamarche, St-Esprit ; J. Thériault, P. Desmarais et A. Renaud, Joliette ; J. Deschênes et O. Houle, Ste-Elisabeth ; A. Morin, St-Jacques ; B. Desroches, Montréal ; T. Plante et M. Hamelin, St-Gabriel ; W. Désy, Ile Dupas ; J. Parent et M. Tellier, Ste-Mélanie ; A. Mondor, St-Damien ; F. Dugas, St-Liguori ; A. Doyle, Boston Islands, Mass. ; W. Ferland, Pembroke ; O. Desrosiers, Lanoraie.

Rhétorique — J. Beaudoin et J. Mercure, Joliette ; A. Dauphin, St-Cuthbert ; N. Delorme, St-Jacques ; E. Foucher et F.-X. Desnoyers, Montréal ; E. Lessard et A. Durand, St-Jean-de-Matha ; T. Dugas, Chertsey ; D. Desrosiers et O. Joly, Ste-Elisabeth ; J. Landry, St-Ambroise ; F. Lavallée, St-Norbert ; A. Lavallée et J. Magnan, Berthier ; N. Préville, St-Alphonse ; M. Burns, Port Henry, N. Y. ; J. Maher, Albany, N. Y.

Belles-Lettres — R. Delfausse, E. Dufresne, E. Perreault et A. Renaud, Joliette ; A. Manseau, Drummondville ; E. Laferrière, St-Cuthbert ; J. Dumontier, St-Barthélemy ; L. Vignault, St-Ambroise ; A. Dugas et A. Desrochers, St-Jacques.

Méthode — S. Rochette, St-Barthélemy ; P. Pelland, V. Bourgeault, N. Lafontaine et H. Grandpré, St-Cuthbert ; P. Prud'homme et D. Guilbault, Joliette ; T. Lamarche, St-Vincent-de-Paul ; O. Gadoury, Berthier ; O. Cornelier, Ste-Elisabeth ; J. Brouillet, St-Thomas ; H. Colin, St-Esprit ; A. Beaudry, St-Alexis ; A. Fitzpatrick, St-Ambroise ; J. Ferland, Lanoraie ; F.-X. Brûlé, St-Didace ; H. Viau, St-Lin.

Eléments — A. Bastien et R. Charest, Montréal ; A. Boyce, St-Antoine ; U. Chaussé, Ste-Elisabeth ; A. Vigneault, St-Ambroise ; R. Cherrier, C. Guilbault et H. Bonin, Joliette ; E. Guibeau et J. Lavallée, St-Norbert ; O. Payette, St-Liguori ; A. Magnan et O. Lavallée, Berthier ; A. Lavoie et G. Robillard, Ste-Mélanie ; R. Laurendeau, St-Gabriel ; G. Maxwell, St-Damien ; A. Primeau, St-Louis-de-Gonzague ; A. Paradis, St-Jude ; A. Lesieur, Gentilly ; C. Robillard, Lanoraie ; L. Robillard St-Thomas ; H. Chagnon, L'Assomption ; C. Desrochers, St-Jacques.

COURS COMMERCIAL.

Quatrième Année [classe d'affaires] — J. Welsh, Hinchinbrooke ; E. Rivet, Fair Haven, Vt. ; J. Morrissey, Berkshire, Mass.

Troisième Année — E. Champagne, Berthier ; A. Perreault, Ste-Mélanie ; W. Asselin et P. Lavallée, St-Norbert ; C. Laporte et E. Brault, Montréal ; D. Rochette et J. Lafontaine, St-Barthélemy ; V. Lafortune et L. Perreault, St-Paul ; A. Archambault, St-Esprit ; S. Allard, St-Alexis ; W. Ducharme, R. Turcotte, C. Imbleau, A. Robillard, J. Richard et C. Guilbault Joliette ; A. Bertrand et C. Désaulniers, Ste-Julienne.

Deuxième Année — J. Desrosiers, St-Paul ; D. Desroches, St-Esprit ; N. Beaudry, St-Alexis ; L. Copping, St-Liguori ; E. Sylvestre, St-Barthélemy ; L. Brouillet, L'Assomption ; P. Granger, St-Jacques ; N. Beaudoin, L. Crilly et J. Buron, Joliette.

Première Année — G. Gill, St-François-du-Lac ; C. Houle, Cohoes, N. Y. ; A. Latour, Montréal, J. Beaudry, Taftville, Conn.

L'ABBAYE D'ORVAL

LEGENDE.

O splendeurs du passé, où vous en allez-vous !

Si quelqu'un de nos lecteurs désire constater avec nous la décadence et le néant de ce qui fut un jour beau et grand en ce monde, qu'il prenne la peine de nous suivre vers le Nord, de franchir avec nous la frontière de France, non loin du point de jonction de la Semoy avec la Meuse, en une des plus charmantes vallées qui parent le Luxembourg belge, à six lieues de la ville d'Arlon, en l'ancien comté de Chiny.

Là, les forêts nous entourent ; elles nous rafraîchissent, nous reposent. Leur grand mur de feuillage et de mousse s'élève entre le monde et nous. En haut, le ciel, bleu ou gris, où passent lentement les nuées. Autour de nous, les ormes, les frênes, les mélèzes, les pins, les grands chênes que jamais la hache n'a touchés, qui se dressent ou bien se penchent, qui mugissent ou qui murmurent. En bas, le gazon, l'herbe folle qui grandit, verte et touffue, semant sa graine à tous les vents, et puis les belles mousses aux tons chauds, tapis ou rideau, tenture ou frange, étalent sur les troncs rugueux leur beau manteau de velours vert, ou bien, en chevelures d'or, flottent légères au bout des branches. Puis dans les arbres, ça et là, vaguement entrevus dans l'ombre, quelques marais au sol bruni, dont les flaques d'eau dormante et verte réfléchissent un rayon pâle, où les hautes herbes se balancent, où les grenouilles, au bruit des pas, se replongent en clapotant.

Tel est le cadre, ami lecteur ; voyons maintenant le tableau.

Au centre de ces forêts superbes, au fond de cette vallée si fraîche, si tranquille, dont la seule approche nous ravit et dont le calme nous apaise, nous ne pouvons d'abord rencontrer sans surprise, une vaste enceinte fermée de hautes murailles noircies, ébréchées en maints endroits : ici par la faux du temps, plus loin par la main des hommes ; entourant, sans la clore désormais, une étendue de terrain comprenant plusieurs arpents, recouverts en entier autrefois, envahis aujourd'hui par un amoncellement confus de décombres et de ruines. Au sein de cette riante nature, désolation complète. Tout cela fut splendide autrefois, tout cela est dévasté aujourd'hui. Voûtes hardies sans toit, piliers massifs sans chapiteaux, noble portail mutilé dont la rosace élégante s'ouvre aux orages du midi et à la bise glacée du plateau des Ardennes, sveltes ogives au trèfle absent, feuilles d'acanthé détachées, colonnettes couchées dans l'herbe, pierres tombales ébréchées, sépultures sans légende, autel sans croix, tout cela s'égare sur le sol, se disperse, s'amoncelle. De grands bœufs errent pesamment dans la verdure touffue autour de ces décombres, et suivent parfois, à leurs pieds, de leur regard vague et rêveur qui semble approfondir les choses, les nervures de quelque chapiteau, les contours de quelque statue ; des moutons paissent l'herbe haute qui croit au pied des colonnes, entre les trèfles de pierre de quelque balcon renversé. Et

ce qui s'en va ainsi, lentement, tristement, sous la bise et le soleil, au gré des vents, au souffle de l'orage, ce fut jadis l'une des plus vastes, des plus belles et des plus florissantes abbayes de la chrétienté : ce fut Orval, le doux *val d'or*, la charmante *aurea vallis*, qui avait pour armes en son bel âge « d'argent à un ruisseau d'azur d'où sort une bague d'or avec trois diamants au naturel. » La maison comtale de Chiny, sous les auspices de laquelle avait été élevé, au XII^e siècle, ce splendide monastère, portait pour sa part, à son écusson « d'azur à deux truites adossées d'argent en pal, cantonnées de huit croix au pied fiché d'or. » Ces truites et cet anneau peuvent, au premier abord, paraître un singulier emblème aux lecteurs, aux touristes peu versés dans les mystères de la science héraldique. Toute cette splendeur envolée de l'abbaye d'Orval, et ces emblèmes séculaires de la comté et du couvent, sont dus à la sainte joie d'une épouse, à la sainte douleur d'une mère. C'est ce que nous rapportent du moins les archives de l'abbaye d'Orval, dont nous allons vous conter la légende avant l'histoire.

I

En l'an 1070, le seigneur Arnould II, comte de Chiny, s'en revenait de guerre.

Il s'était allié aux Flamands pour défendre son pays, et le dimanche de la Septuagésime, 20 février de cette année-là, avait rencontré, au pied du mont Cassel, les armées réunies de la comtesse Richilde de Hainaut et du jeune roi Philippe de France. C'est de cette bataille célèbre, que séparent de nous huit siècles, qu'un ancien chroniqueur a laissé cet émouvant récit :

« Tous ces étrangers et soudards s'étaient rassemblés pour déconfire le Frison dessous Cassel. Le Frison n'eut pas si grande multitude de monde ; mais il eut plus forts gens à batailles, et ses soldats vinrent armés, non pas tant seulement d'armes de fer, mais aussi des armes de la foi. Ils ôtèrent le linge de leurs corps, et ne conservèrent que des langes sous leurs armures. Se prosternant à terre et priant Dieu, ils attendirent leur salut d'en haut, et pour ce qu'en si petit nombre ils devaient combattre le roi de la terre, ils recommandèrent leur cause au Roi du ciel. Que vous dirai-je de plus ? Les armées engagèrent la bataille, et fut fait tel massacre de celle du roi, que la terre fut tout arrosée de sang, et les champs couverts de la multitude des morts. »

Le comte Arnould, avons-nous dit, venait de rentrer en son castel et s'en était revenu découragé et triste. Pourtant il avait servi, avec ses vassaux et compagnons d'armes, la grande cause de la patrie ; avec eux, il s'était battu vaillamment ; avec eux, il avait vaincu. Ce qui ne l'empêchait pas de hocher languissamment la tête en dégrafant sa cuirasse, et de pousser un long soupir en essuyant son épée. Le souvenir de ces scènes de carnage lui faisait mal ; l'idée de représailles possibles lui faisait peur. Les montagnes vertes étaient si belles ; viendrait-on les graver un jour ? Ses villages étaient si prospères, ses granges et ses greniers si pleins, ses vasseaux si heureux, si soumis ; ne leur apporterait-on pas, à la suite de l'invasion, la misère et le deuil, la honte et le carnage ?

Le comte Arnould se livrait donc, un jour, à ces pensées

mélancoliques, lorsqu'un de ses gardes-chasse, arrivant de la forêt prochaine, se présenta à lui en annonçant que des étrangers, dont il pouvait à peine comprendre le langage, venaient de franchir, en troupe, la limite du comté, et demandaient à être admis en présence de l'illustre comte.

A ce mot d'*étrangers*, le sire Arnould fronça le sourcil, releva la tête brusquement, interrogea le garde du regard.

— Quels sont ces hommes ? Ont-ils des armes ?

— Non, seigneur. Le plus jeune d'entre eux ne porte qu'une croix. Ils sont vêtus d'une longue robe brune, ternie à la poussière et au soleil, et par le bas usée. Ce sont probablement des pèlerins ou des moines qui, ayant fait quelque vœu, s'en viennent de fort loin.

— Alors, qu'on me les amène aujourd'hui. Mais que ma maison se prépare. Mes archers sur les murs, mes cuisiniers aux fours. J'ai du pain pour la paix et du fer pour la guerre... Mais je me demande, encore une fois, ce que des étrangers, des inconnus, peuvent venir faire ici ?

ETIENNE MARCEL.

(A suivre).

“ LA VOIX DE L'ECOLIER ”

DU


COLLEGE JOLIETTE

Parait le 1er et le 15 du Mois

PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

ABONNEMENT (payable d'avance) - - - - - \$1.00

N. B. — Pour les élèves des universités, collèges et académies le prix d'abonnement est de 50 centins.

 ON EXÉCUTE au Bureau de la *Voix de l'Ecolier* toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Promptitude et soins garantis.

COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE

CONDITIONS

<i>Demi-Pensionnaires</i>	\$ 20.00
PENSIONNAIRES.	
<i>Enseignement et pension</i>	100.00
<i>Lit, lavage, raccommodage</i>	18.00
<i>Usage d'un pupitre</i>	1.00
<i>Leçons et usage du piano</i>	20.00